

Formes et forces : aux croisements de l'esthétique et de la phénoménologie

Au cours du XX^e siècle, les voies de l'esthétique et de la phénoménologie se sont croisées en de nombreux points et à de nombreuses reprises : les questions du corps, du sensible, de l'imaginaire ont nourri un débat qui reste, de nos jours, d'actualité. Dans le sillage d'une réflexion déjà entamée sur les rapports entre ces disciplines, la perspective de ce séminaire de recherche sera de les aborder à partir de deux concepts majeurs dont l'articulation ne laisse pas de susciter des questionnements : ceux de « forme » et de « force ».

Depuis la fin du XIX^e siècle, les théoriciens de l'art ont mis le problème de la forme au cœur de leurs recherches (Wölfflin, Panofsky, etc.). Tout en montrant la nécessité d'une morphologie de l'art, certains d'entre eux n'ont pas hésité à y associer une théorie de la force en indiquant que l'art de chaque époque et de chaque nation obéit à une « pulsion créatrice » spécifique qui en détermine le cours non moins que l'évolution (cf. la notion de *Kunstwollen* chez Riegl et Worringer). Au même moment, dans un cadre plus vaste, Henri Bergson élaborait une philosophie de la vie et de ses métamorphoses prenant appui sur ce qu'il appelait, dans *L'évolution créatrice* (1907), l'« élan vital ». Quant à la philosophie transcendantale (néokantienne ou husserlienne), tout en imposant de son côté une attention renouvelée au problème de la forme, elle était amenée à prendre en compte, dans le même temps, celui d'une motilité et d'une énergétique corporelles. Ainsi Husserl, dans ses *Recherches phénoménologiques pour la constitution* (rédigées de 1912 à 1928), fait-il droit au « corps propre » comme « Je peux » donnant ouverture au monde et auquel l'« ego transcendantal » s'entrelace. Ainsi aussi du neuropsychiatre allemand Erwin Straus développant, dans *Du sens des sens* (1935), à partir de l'Analytique existentielle de *Etre et temps* (1927), une psychologie phénoménologique fondée sur la reconnaissance d'un « ego intramondain », c'est-à-dire d'un « Je » originellement incarné. On peut encore penser, entre autres exemples, à l'importance cruciale du « sentir » chez Merleau-Ponty et Maldiney, comme à la place centrale conférée à la « hylè » et à l'épreuve de soi par soi, au sentiment de la Vie dans la phénoménologie matérielle élaborée par Michel Henry, pour nous en tenir à ces quelques noms propres.

Nombreux, dès lors, sont les lieux où une confrontation critique mériterait d'être engagée ainsi qu'une analyse précise des notions importées d'un champ à l'autre : pensons, notamment, au rapport d'opposition forme/matière dont Heidegger regrettait qu'il ait été longtemps surimposé à l'interprétation de l'œuvre d'art (cf. « L'origine de l'œuvre d'art », 1935) et qui conditionne, chez Husserl, la mise en perception du monde par la conscience donatrice de sens. De ce point de vue, précisément, Cassirer reprochera à Husserl de ne pas s'être départi de ce

dualisme tranché hérité de la tradition et entreprendra de résoudre la difficulté de la définition connexe de la forme et de la matière en mettant en œuvre le concept de « prégnance symbolique » (cf. *La philosophie des formes symboliques*, troisième tome, 1929), concept qui sera retravaillé ensuite par Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*. Par ailleurs, faire intervenir le corps pose prioritairement la question de son statut en philosophie. Certains penseurs plus contemporains (Lyotard, Deleuze, Derrida), tirant de manière circonspecte les leçons de la pratique du soupçon engagée par Nietzsche et par Freud, ont pu reprocher à l'esthétique et à la phénoménologie de n'avoir pas réservé au corps toute la place qui lui était due. Dans cette optique, il serait également intéressant d'envisager les problématiques du *pathos* et de la folie. Celles-ci ont accompagné avec la même insistance la phénoménologie, en particulier de type psychiatrique ou psychanalytique (cf. Binswanger), et cette partie de l'esthétique, elle aussi d'obédience psychologique, qui s'est, dès les années 1920, avec Hans Prinzhorn, penchée sur les *Expressions de la folie* (1922). Enfin, et sans que cela n'épuise l'inventaire des interrogations possibles, dans le domaine de l'esthétique contemporaine, on peut penser que la réflexion sur l'« informe » devrait s'accompagner d'une redéfinition théorique des conditions de possibilité de la forme auxquelles, le plus souvent, elle n'accorde aucun intérêt. Sur ce point précis, l'histoire a montré que les recoupements entre l'esthétique et la phénoménologie sont ici encore loin d'être superficiels. C'est le cas avec la reprise critique de la *Gestaltpsychologie* par Merleau-Ponty dont Robert Morris, lecteur assidu de Husserl et de l'auteur de *La prose du monde*, tente de montrer qu'elle constitue la base sur laquelle repose les œuvres du minimalisme américain.

On le voit, la thématique du rapport forme/force ouvre des pistes d'investigations à la fois riches et diversifiées. Appel est lancé à tous les doctorants qui souhaitent les arpenter.